



Danse ♦ A Beaubourg, la chorégraphe Latifa Laâbissi raconte sa vision de la Genèse.

La Création, version originale

Histoire par celui qui la raconte
chorégraphie de LATIFA LAÂBISSI,
Centre Pompidou, dans le cadre
du festival d'Automne.
Jusqu'à demain, à 21 heures.
Rens.: 01 44 78 12 33

Tout débute par un noir assez long qui projette les spectateurs dans un monde d'avant la lumière, d'avant le feu. De ces pénombres inquiétantes naissent des cris plus ou moins identifiables comme humains: plaintes, jouissances, colère. Parfois, la meute se déchaîne, parfois un être isolé pousse sa complainte. Pour la chorégraphe Latifa Laâbissi, qui ne s'interdit aucune digression imaginaire, qui s'est exercée à bien des détournements des «fondamentaux» de la danse, la Création aurait pu venir du son, du bruit qui libère le désir. Après cette entrée en matière nocturne, le spectacle s'ouvre visuellement sur une scène vide.

Chaos magnum. Le décor de Nadia Lauro est une forêt blanche de panneaux de papiers suspendus comme autant d'arbres. Surgissent les humains, en peaux de bêtes; des hommes et des femmes de Cro-Magnon. La première femme (Jessica Batut) est taillée dans la pierre et ne sait rien du Verbe. Elle le manie à sa guise avec un accent belge et des expressions flamandes. Elle provoque les fous rires. La seconde, Latifa Laâbissi, sa copine, vient plutôt des pays chauds, une Africaine guère plus civilisée. Elles entament un dialogue complètement farfelu. L'homme arrive plus tard pour poser dans des tableaux qui illustrent la Genèse.

La représentation du Cosmos et la mise en place des éléments sont

pour le moins perturbés. C'est plutôt le chaos magnum et l'Eve de Cranach en perd sa pomme. Un enfant vient jouer sur cette scène, peu soucieux d'ajouter du désordre dans l'élaboration difficile de l'être humain. En bleu azur, il papillonne avant de disparaître. On ne le reverra pas. C'est une femme qui s'empare du micro pour le finale. Toujours en peau de bête, mais avec des chaussettes de footballeur et un nez de clown, elle entonne la *Marseillaise* avec l'accent du «bled», sur une musiquette classique, tout en racontant l'histoire d'un chevalier paranoïaque, d'une dulcinée du

Toboso et d'un cheval qui se rétame les quatre fers en l'air.

La fin et le début de ce spectacle sont abrupts. La chorégraphe n'a guère envie

de faire de concession pour offrir une danse coquette ou une histoire plausible. Les procédés classiques de narration volent en éclats, et pourtant, il y a un récit, presque épique.

Minorité. Dans *Histoire par celui qui la raconte*, le corps imaginaire, apotropaïque, sert de levier à la fiction. Issue de la danse des années 80 qui avait presque fait du récit un tabou, Latifa Laâbissi, à 44 ans, n'a pas renoncé à l'introduire dans son processus créatif, même si, bien sûr, il n'est pas traditionnel, linéaire. Il y a chez elle beaucoup de lacunes, comme pour mieux rebondir et changer de sujet.

Sa précédente pièce était un solo assez douloureux, avec corps de danseuse donné en pâture, nu sous une coiffe d'Indien. Seule avec son truc en plumes sur la tête, elle n'hésitait

pas à interroger les postures coloniales et sexistes. Ce *self portrait* camouflé n'y allait pas de main morte, nous laissant le goût amer de la bataille perdue. *Histoire par celui qui la raconte* est moins sacrificiel. L'humour, qui était déjà de mise, heureusement, dans le solo, éclate ici joyeusement, jusqu'à l'interprétation la plus déjantée de l'hymne national.

«Ce qui me préoccupe de façon récurrente et prégnante, c'est le statut minoritaire», dit la chorégraphe. Sa danse n'est que cela: cette mise en relation constante du corps social et du corps politique, et la mise en scène des conflits qu'elle produit. Chaque danseur est ici une minorité consentie. Et pourtant, il y a complicité de jeu.

A l'énoncé clair, Latifa Laâbissi préfère les digressions, le coq à l'âne. C'est là que se combine le mouvement de sa pièce. Et ce n'est nullement abscons. Deux religieuses protestantes qui se trouvaient dans la salle (une première, paraît-il, dans toute l'histoire du festival d'Automne) ont fort bien saisi le propos du spectacle: «C'est l'histoire de la création vue par des gens d'aujourd'hui, avec leurs accents différents.»

C'est aussi la peur secrète qu'un jour, il n'y ait même plus de cri pour relancer le désir, pour manifester la vie. Le traitement sonore d'Olivier Renouf est, en ce sens, très pertinent. A la belle diction, les danseurs préfèrent le grognement pour s'exprimer haut et fort. L'excentricité de cette Genèse qui vole au secours de l'individu est salutaire. Et, ce qui ne gâche rien, on rit vraiment beaucoup, de bon cœur.

♦ MARIE-CHRISTINE VERNAY



La première femme (Jessica Batut) ne sait rien du Verbe. PHOTO BENOITE FANTON.CIT'EN SCENE